

Peu de temps après, sous la République, nous trouvons le citoyen Guillaume Seyler investi de l'écharpe de commissaire de la police urbaine, charge éminemment délicate, à une époque où il s'agissait de mettre la main sur les conscrits et les prêtres refractaires. En vain le bon pharmacien se débattit-il contre un pareil honneur. Les Français insistèrent, les bourgeois le pressèrent. « Il nous faut un indigène dévoué à la République », dirent les premiers. « Il faut un des nôtres », chuchotèrent les seconds — « sans quoi on nous enverra un tyran. » Seyler finit par accepter. Ce petit homme, tout rond de corps et de caractère, d'une démarche fière et assurée, avec une physionomie symétrique animée de grands yeux vifs, était le portrait de sa mère, qui avait été remarquable par sa beauté. Moins instruit que son frère puîné, le médecin Jean-Pierre Seyler, dont nous reparlerons, il se recommandait surtout par ses qualités morales, la promptitude de son jugement, une impartialité absolue et une grande bonté.

La police urbaine, en ce temps, n'était nullement comparable à ce que la police est devenue de nos jours. Les rixes de cabaret, le tapage nocturne, la pétulance des gamins, tout cela donnait relativement peu de tracas, et deux agents de police suffisaient pour maintenir partout le bon ordre. D'ailleurs le corps de garde était là, afin de prêter main forte en cas de besoin. Rares étaient les cas de criminalité flagrante. Quant aux prêtres réfractaires et aux conscrits dont les autorités françaises menèrent grand bruit, ce n'était pas dans l'enceinte de la forteresse qu'ils venaient se réfugier, et si des fois le hasard en amenait un, les gendarmes étaient chargés de le dépister, tandis que l'officier de police n'avait qu'à les accompagner au domicile ou à l'asile du délinquant.

Le commissaire-pharmacien ne fut qu'une seule fois présent à l'arrestation d'un conscrit, et cela bien malgré lui, puisqu'il l'avait fait avertir d'être sur ses gardes. Une autre fois le prêtre réfractaire SCHOU, dénoncé à la gendarmerie un soir où il vint se cacher dans une maison d'un faubourg, devait être surpris de grand matin. Requis par deux gendarmes, Seyler les accompagna jusque devant la maison en question. Arrivé là, il s'arrêta et fit semblant de s'assurer du numéro de la maison. Au même instant il aperçut la silhouette de l'abbé qui, à l'intérieur, se dirigeait vers la porte. Seyler entra brusquement en devançant les « gardiens de la loi » tandis que Schou, pris au dépourvu et saisi d'épouvante, se cachait derrière la porte. Seyler, tout en le couvrant de sa compulce, s'écria : « Il n'est pas là, le coquin, regardez, messieurs ! » Les gendarmes se dépêchèrent de fouiller le misérable taudis jusque sous le toit, ce qui permit à l'abbé Schou de s'esquiver.

Une autre fois, pendant que le monde officiel célébrait une fête républicaine quelconque dans le temple de la Raison (l'église Saint-Michel) et faisait ses dévotions devant « l'autel de la Patrie », les bonnes gens du Grund profitèrent de l'occasion pour se rendre à l'église de l'ancienne abbaye, implorer la Très Sainte Vierge qu'elle mit fin à leurs tribulations. Dans ce sanctuaire alors sous scellés, un prêtre